

LITTÉRATURE

**LE MYTHE DE FAUST :
ORIGINE ET HISTOIRE**

Christian REBER*

RÉSUMÉ :

En 1587, la publication d'un recueil d'anecdotes consacré à un certain Docteur Faust (ou Faustus) met en lumière la vie d'un homme qui signe un pacte avec le diable pour avoir pendant 24 ans la jeunesse et les plaisirs, mais bientôt le personnage passe pour un ambitieux, avide de pouvoir, en quête d'absolu, perpétuel insatisfait. C'est ce rebelle dont s'empare Goethe au XVIII^e siècle pour en faire, dans une longue et belle tragédie, le mythe de l'homme jamais satisfait de sa condition.

ZUSAMMENFASSUNG:

Im Jahre 1587 wurde ein Buch veröffentlicht, das mancherlei Anekdoten über einen gewissen Doktor Faust (Faustus) erzählte. Dieses betonte die seltsame Geschichte eines Mannes, der einen Pakt mit dem Teufel hatte schliessen sollen. Bald galt er aber für einen stets unbefriedigten Mann, gierig nach Kenntnissen und Aktionen, bereit sich mit den Göttern gleichzustellen. Im XVIIIe Jahrhundert wählte J. W. Goethe diesen Rebellen, um eine lange Tragödie zu schreiben, die Faust zum Mythos der Menschheit gemacht hat.

L'histoire de Faust est une histoire extraordinaire au sens fort du terme. Elle a commencé au XVI^e siècle, elle a traversé les siècles suivants pour prendre tout son éclat au XVIII^e siècle. C'est pourquoi nous allons vous faire mieux connaître cet étrange personnage apparu dans la première moitié du XVI^e siècle, à l'époque de la Réforme et de l'humanisme où il a connu un

* Proviseur honoraire du lycée Paul-Louis Courier.

succès considérable, avant d'être le héros d'une tragédie sous la plume de Johann Wolfgang Goethe, une œuvre en deux parties de 12 111 vers – l'œuvre d'une vie serions nous tentés de dire –. C'est cette tragédie qui va donner au mythe toute sa dimension universelle.

Nous nous proposons donc d'examiner d'abord la légende originelle dans la transcription populaire d'un petit livre, le *Faustbuch*, ou plutôt le *Volksbuch*, et son influence sur le dramaturge anglais Christopher Marlowe. Nous passerons rapidement sur l'évolution du personnage dans le temps avant que Goethe ne s'empare du sujet. Mais le dramaturge allemand ne sera pas le seul à s'intéresser à ce personnage sulfureux à l'époque romantique. Nous espérons de cette manière vous faire mieux connaître, et peut-être apprécier, cet étrange « docteur » qui, parti d'une simple légende, s'est au fil du temps transformé en un mythe puissant de l'homme.

Une première question vient immédiatement à l'esprit : Faust a-t-il réellement existé ? À vrai dire, on ne connaît pas grand-chose sur le personnage. On possède toutefois quelques documents qui attestent l'existence d'un certain Georg ou Johan Faustus qui a vécu dans l'Allemagne moyenne dans les années 1520-1540. Selon toute vraisemblance, notre homme était un bonimenteur, un charlatan se piquant de médecine, allant de ville en ville, un astrologue doublé d'un magicien se livrant à des activités sulfureuses et menant joyeuse vie. On possède un document selon lequel il aurait fait l'horoscope d'un évêque de Wurzburg. On sait aussi qu'il fut chassé de plusieurs villes pour inconduite et sodomie. On prétend enfin qu'il mourut dans des circonstances particulièrement horribles dans une auberge du Brisgau et cet assassinat effroyable contribua beaucoup à la légende d'un pacte avec le diable. Un homme peu intéressant donc comme il en existe à toutes les époques et qui tombent, à leur mort, dans le néant de l'Histoire. N'oublions pas cependant le contexte historique : il vit dans une Allemagne en effervescence, troublée par la Réforme de Luther, à une époque où les gens sont tous soucieux de leur salut et nourrissent tous une crainte effroyable du diable. Souvenons-nous de Luther lançant son encrier sur le démon !

Le personnage de Faust naît avec force en 1587 lorsque paraît à Francfort un petit livre intitulé : *Histoire de docteur Johan Faustus/magicien et nécromancien de mauvaise réputation/comment il s'engagea pour une durée déterminée avec le diable/ce qu'il a connu comme aventures singulières voulues et réalisées par lui-même jusqu'à ce qu'il soit frappé par un*

châtiment mérité/tirées en majeure partie de ses propres papiers découverts après sa mort/image terrifiante pour tous les impies et orgueilleux/ exemple effroyable et mise en garde sincère regroupée et publiée dans un livre chez l'éditeur Jacobi... Rédigé par un certain Johann Spies, un compilateur pratiquement inconnu, qui a réuni en 68 chapitres toutes les anecdotes et récits concernant Faust, l'ouvrage connut un succès considérable. On apprend ainsi que Faust a des parents plutôt aisés et qu'il fait des études à l'université grâce à la générosité d'un oncle. Devenu un savant de grande réputation, c'est surtout un homme insatisfait, un frustré dirions-nous aujourd'hui, qui rêve de puissance et de jouissance. Sa déception le conduit à pratiquer l'alchimie, la magie blanche et noire en souhaitant obtenir des pouvoirs extraordinaires pour disposer des plaisirs de la vie et de la jeunesse. Déterminé à obtenir ce qu'il recherche, le voilà parti seul au cœur d'une forêt où, se livrant à tous les signes et propos cabalistiques, il finit par provoquer l'apparition du diable, ou plutôt de son serviteur, Méphistophélès, avec lequel il engage une discussion juridique serrée. Ses interrogations étant alors satisfaites, il accepte de signer un pacte pour une durée de vingt-quatre années à l'issue desquelles il appartiendra corps et âme à Lucifer et ira en enfer à sa mort ; mais, ce faisant, Faust n'a-t-il pas en réalité perdu sa liberté dans un marché de dupe ?

Méphistophélès, son serviteur zélé, apparut d'abord sous les traits d'un moine franciscain, réapparaît vêtu d'un pourpoint noir, d'un manteau de soie et d'une plume rouge dans son chapeau. Faust accepte de signer de son sang un pacte funeste. Et de partir à travers les airs avec son étrange compagnon à la découverte du monde et de son organisation, des étoiles, du paradis, de l'enfer avant de se livrer à mille et une facéties au détriment de ses semblables. Mais trois points du récit méritent qu'on s'y attarde : les voyages, la rencontre avec l'empereur et l'apparition d'Hélène de Troie.

Porté à travers les airs sur le manteau magique de son serviteur, Faust part visiter les principales villes de l'Europe et il s'attarde à Rome où il rend visite au pape. Là, il se livre à diverses plaisanteries qui ridiculisent le Saint-Père et les hauts dignitaires du Vatican, à la grande joie du narrateur protestant. Revenu en Allemagne, il jouit d'une grande réputation qui lui vaut de recevoir une invitation à la cour de l'empereur Charles Quint qui le reçoit et lui demande de faire apparaître devant lui Alexandre le Grand et sa maîtresse. Aidé de Méphistophélès, Faust s'exécute mais à une condition : l'empereur

ne devra ni toucher les deux personnages ni leur adresser la parole. Le troisième épisode se situe à un moment où les vingt-quatre ans touchent à leur fin : réuni avec ses étudiants à l'occasion d'une joyeuse soirée, ses auditeurs lui demandent de leur faire apparaître Hélène, la belle Hélène de Troie. Les spectateurs sont subjugués par la beauté de l'apparition et Faust lui-même ne résiste pas à la tentation : ne demande-t-il pas à Méphistophélès d'en faire son épouse ? Ce qui ne manque pas de se produire, Hélène lui donnant même un fils, Julius, mais l'un et l'autre disparaissent mystérieusement à la mort de Faust. Cette apparition dans le récit conduit à s'interroger sur le sens de cet épisode : s'agit-il de stigmatiser la réputation abominable dont jouit Hélène dans la représentation populaire, celle d'une beauté fatale qui détourne les hommes et les fait tomber dans le péché, mais ne peut-on pas y retrouver une allusion à l'humanisme et à une résurgence de l'Antiquité en cette fin du XVI^e siècle ?

Mais voilà : les vingt-quatre années s'étant écoulées, le diable vient exiger son dû. Malgré ses remords, ses regrets, et même les invitations à se repentir, Faust reste ferme au respect de la parole donnée. Il accepte crânement, pourrait-on dire, son terrible châtement, faisant preuve en l'occurrence d'un orgueil et d'une affirmation de sa liberté, voire d'un individualisme nouveau à cette époque.

Cette partie consacrée au Faust originel pourrait s'arrêter là, les éléments marquants de sa légende étant désormais connus. Mais un nouvel événement d'importance vient enrichir et préciser la légende.

En 1593 on joue à Londres un chef d'œuvre dramatique, intitulé *Le Docteur Faust*, qui connaît d'emblée un énorme succès. L'auteur est un certain Christopher Marlowe, un contemporain de Shakespeare – ils sont nés la même année – mais au destin bien différent. Marlowe est un mauvais garçon, buveur, querelleur, sans doute agent secret, qui finit sa vie assassiné dans une taverne en 1593. Ce dramaturge de génie a toutefois donné aux Lettres anglaises sept drames d'une grande puissance. *Faust* est sa dernière pièce, mais c'est un vrai chef d'œuvre que l'on pourrait représenter encore aujourd'hui. Où l'auteur a-t-il puisé ses sources ? Comme de coutume à cette époque, on n'a pas de certitude, mais Marlowe a vu le *Volksbuch* paru en 1587, il a eu en main une traduction anglaise et une traduction française dont il a su tirer l'essentiel pour donner à son personnage toute sa force et son originalité. Cette œuvre est si importante qu'aucune pièce écrite par la suite

ne s'éloignera du modèle devenu une sorte de cahier des charges que Goethe lui-même respectera.

On ne saurait maintenant faire une exégèse du drame, mais comment ne pas dégager les points essentiels qui ont confirmé les caractéristiques du personnage ? Le Faust de Marlowe est un savant, un maître reconnu dans tous les domaines, mais c'est un être insatisfait, un homme qui aspire à la puissance, aux connaissances, aux voyages et à une vie de plaisir dont il a été jusqu'à maintenant frustré. Un homme en quête d'absolu. Aussi ne va-t-il pas hésiter à provoquer le diable même s'il connaît Dieu et la religion, la recherche du salut et le combat du bien et du mal, mais son orgueil étant plus fort que tout, il s'adonne à la magie et finit par provoquer Lucifer. Bien que mis en garde par son bon ange, Faust accepte les conditions posées par le diable et signe de son sang ce pacte qui engage sa vie sur terre et dans l'au-delà. En conséquence, Faust, qui dispose de Méphistophélès, un serviteur zélé, est désormais voué à la damnation éternelle et tous les regrets, tous les remords qu'il pourra nourrir n'y changeront rien : Lucifer tient sa proie et ne la lâche plus.

Quels éléments importants de la légende a inclus Marlowe dans son drame ? En homme vivant à la charnière entre le XVI^e et le XVII^e siècles, à l'époque de l'humanisme et de la Renaissance, Faust aspire à voyager et c'est pendant son séjour à Rome que se situe l'épisode du Vatican où, aidé de Méphistophélès, il ridiculise le pape et les hauts dignitaires de l'Eglise. Rentré en Allemagne, il se rend à l'invitation de l'empereur Charles Quint qui le prie de faire apparaître Alexandre le Grand et sa maîtresse. Enfin, ses étudiants le prient un jour de leur montrer Hélène de Troie. L'apparition de ce parangon de la beauté subjugué les spectateurs présents et Faust lui-même exige de Méphistophélès qu'il fasse d'Hélène son épouse.

Mais le sablier du temps est vide, les vingt-quatre années sont écoulées. Faust tremble de tout son être, refuse de se repentir et par orgueil et respect de l'engagement pris, il se résigne à accepter le terrible châtement qui l'emporte aux enfers. Ainsi le génie de Marlowe a su donner à son personnage une force et une originalité qui dépassent la légende et en fait presque un homme de la Renaissance.

Après ces grands succès, le personnage de Faust s'estompe un peu, mais grâce à un art très populaire en Allemagne, le *Puppentheater* ou théâtre

de marionnettes, il continue à survivre jusque dans les années 1770, soit deux siècles et demi plus tard, où un mouvement culturel et littéraire allemand le ramène sur le devant de la scène. Dans les années 1770, en effet, une révolte des jeunes auteurs allemands secoue l'ordre établi. Revendiquant leur liberté, le recours à l'introspection et à l'individualisme, découvrant la nature, ces jeunes gens regroupés dans un mouvement désigné sous le nom de *Sturm und Drang* («*Tempête et Assaut*») veulent s'affranchir d'un rationalisme étouffant et d'un modèle classique français sclérosant. Johann Wolfgang Goethe, qui publie en 1774 *Les souffrances du jeune Werther*, devient aussitôt leur chef de file. Rien d'étonnant alors à ce que Faust, ce personnage orgueilleux, révolté, toujours insatisfait, sorte de Prométhée défiant les dieux, suscite l'intérêt de ces jeunes auteurs. Beaucoup s'essaient à en tirer une œuvre, mais aucun ne possède le génie de Goethe pour traiter magistralement un tel sujet. Ce dernier commence à composer l'ébauche d'un *Faust* sous la forme d'une suite de scènes qui doivent beaucoup au *Volksbuch* pour le récit et dans lesquelles l'influence de Marlowe est sensible. Mais cette ébauche – que l'on nomme *Urfaust* ou Faust primitif dont on ne retrouvera par hasard qu'un exemplaire en 1883 – n'est plus celui de la légende, l'homme qui ne recherche que le pouvoir et les jouissances terrestres.

Un événement important intervient dans la vie du poète : en 1775, Goethe reçoit une invitation du grand-duc de Weimar à venir s'installer auprès de lui dans cette petite cité où il devient, bien loin du *Stürmer* fougueux de sa jeunesse, un homme reconnu, admiré et adulé, loin de la révolte d'un Prométhée, engagé désormais dans une forme de classicisme nouveau. Il faudra attendre 1790 pour qu'à l'instigation de son ami Schiller, le poète reprenne son ébauche et compose la première partie d'une tragédie qui comporte 12110 vers – «l'œuvre de toute une vie» dira-t-il lui-même –, une tragédie en deux parties à laquelle il ne met le point final qu'en 1831, quelque mois seulement avant sa mort en 1832, la première partie étant achevée en 1806.

Au lever du rideau, on s'attend à découvrir ce personnage mystérieux, mais habilement, l'auteur transporte le spectateur dans un Prologue au ciel où l'on voit Dieu s'entretenir familièrement avec Satan, présent ici sous les traits de Méphistophélès, et mener un dialogue inspiré par le premier livre de Job :

Le Seigneur : « Connais-tu Faust ? »

Méphisto « Le docteur ? »

Le Seigneur : « Mon serviteur ».

Méphisto : « *Pour sûr, il vous sert d'une étrange façon ; il ne boit ni ne mange rien de terrestre. Sa tête qui fermente le pousse au loin, lui-même est à demi conscient de sa folie ; au ciel il réclame les plus belles étoiles, à la terre les suprêmes jouissances. Nul objet, proche ou lointain, n'apaise ce cœur tumultueux.* »

Après ce portrait peu amène de Faust, cet aimable bavardage se poursuit, Méphisto proposant à Dieu de faire avec lui le pari qu'il le fera tomber dans ses filets. Dieu accepte, mais reste néanmoins sceptique en expliquant que, tout au long de sa vie, l'homme erre et s'égaré si longtemps qu'il s'efforce et cherche – « *es irrt der Mensch, solange er strebt.* » Il faut préciser que ce verbe *streben* est difficile à traduire en français car il marque à la fois le désir fort d'obtenir quelque chose en même temps que l'effort permanent pour y parvenir. N'est-ce pas d'un verbe résumer toute la condition humaine ? Ce dialogue donne aussi tout le sens de la pièce qui va montrer de quelle manière le diable s'y prendra pour essayer de gagner son pari. Mais déjà Dieu s'est retiré et le rideau est retombé.

Lorsqu'il se relève, il fait nuit et dans la pénombre d'un cabinet gothique encombré d'in-quarto, d'in-octavo, de grimoires, de plumes d'oies, de crânes vides, un vieil homme exprime dans un long monologue son désespoir et sa frustration : philosophie, droit, médecine et même théologie, le savant a fait le tour de toutes ces sciences et celles-ci n'ont absolument pas répondu à son désir d'absolu. Faust, le savant, a pris conscience qu'il a en vain sacrifié sa vie aux études et lui qui nourrissait les plus hautes aspirations, lui qui voulait s'égaliser aux dieux, mesure la vanité de ses efforts. Alors, comme Dieu ne l'a pas entendu, il n'hésite pas à recourir à la magie pour invoquer l'Esprit de la Terre, l'*Erdgeist*, qui le renvoie avec mépris à sa condition humaine. Au comble du désespoir, la tentation du suicide le saisit pour en finir avec une vie dont, dit-il, pas même un chien ne voudrait.

Au moment où il porte la petite fiole à ses lèvres, retentissent les cloches et les chants qui saluent Pâques et l'arrivée du printemps. Accompagné de Wagner, son *famulus*, il sort rejoindre la foule en liesse, y retrouve un certain goût de vivre, tout en conservant un grand scepticisme au plus

profond de lui-même. De retour dans son cabinet, il se sent un peu rasséréiné, des souvenirs de son enfance et des pratiques religieuses lui reviennent en tête si bien que, pris d'une envie nouvelle, il se saisit de son Nouveau Testament et décide d'en commencer la traduction. Dans l'évangile de Jean, il est écrit : « *au début était le Verbe* », mais ce mot ne le satisfait pas. « *Au début était la Pensée* » écrit-il alors sans être plus content de sa traduction, et de corriger rageusement en mettant : « *au début était la Force* » qui ne le convainc pas davantage, avant de jeter sur le papier : « *au début était l'Action* ». Ce choix n'est pas aléatoire, car il souligne à quel point l'action est vraiment le moteur essentiel de Faust lui-même.

C'est à l'issue de sa promenade que Faust fait connaissance avec le diable. Il a d'abord remarqué un chien, un barbet, qui le suit et pénètre chez lui, puis c'est Méphisto lui-même qui surgit, vêtu comme un étudiant errant et qui subit aussitôt les quolibets de Faust, avant de réapparaître vêtu comme un seigneur espagnol, un pourpoint rouge, un manteau de soie et une plume de coq au chapeau. Rien de surprenant à ce que le dialogue qui s'engage commence par un questionnement. Faust a bien reconnu le diable, mais il veut en savoir davantage et il poursuit son interrogatoire : « qui es-tu ? » s'enquiert-il auprès de son visiteur, et celui-ci de répondre qu'il est la partie d'un tout qui « toujours veut le mal et toujours crée le bien ». Une réponse énigmatique qui toutefois n'empêche pas le dialogue de se poursuivre pour permettre à Méphisto de faire des ordres de service. Faust, toujours au comble du désespoir, finit par envisager cette solution, mais à quel prix ? Et Méphisto de répondre : « *je veux, ici-bas, m'engager à ton service, t'obéir au moindre signe, sans trêve ni repos, mais quand nous nous retrouverons dans l'au-delà, tu devras me rendre la pareille.* » Une négociation serrée s'engage car Faust reste sur une méfiante réserve tandis que Méphisto use de tous les arguments pour convaincre le vieux savant de signer un pacte. Aussi ce dernier se résout-il à accepter la proposition de Méphisto, mais là intervient la grande différence avec la légende, car il ne s'agit plus d'un simple pacte, mais d'un défi permanent qui est lancé au diable dont les termes sont simples : « *si je dis à l'instant, "arrête-toi, tu es trop beau", c'est-à-dire, si mon attente est comblée et si tous mes désirs ont été réalisés, le temps sera révolu pour moi et je serai la proie du diable.* » Comme Méphisto ne doute pas un instant qu'il saura le faire tomber, il accepte et demande à Faust de signer de son sang ce pacte étrange. Dès lors, Méphisto,

maître du jeu, et convaincu que la sensualité est un élément de tentation et de perdition pour tous les hommes, se propose pour commencer d'entraîner Faust dans l'épreuve de l'amour.

À l'aide de son manteau magique, Méphisto a transporté Faust dans une ville où ils se promènent librement, mais auparavant, le diable lui a ménagé une visite dans l'ancre d'une sorcière afin que celle-ci, à l'aide d'un philtre, transforme un vieillard chenu en un élégant homme mûr capable d'émouvoir le cœur d'une jeune fille. Et voilà qu'au hasard d'une rue, Faust aperçoit une jeune fille à laquelle il offre galamment son bras qu'elle refuse, tandis qu'un désir violent s'empare de lui. « Je la veux ce soir dans mon lit » déclare-t-il sans ambages à Méphisto qui lui avoue que, malgré ses grands pouvoirs, il ne peut rien sur une jeune fille virginale et pure qui sort de l'église et du confessionnal. Patience et ruse seront donc de mise pour séduire la belle.

Cet épisode de Gretchen, pour nous Marguerite, n'appartient pas à la légende, il s'agit d'un ajout que l'on rencontre chez des auteurs mineurs, mais c'est au génie de Goethe que l'on doit l'introduction de cet épisode et d'y avoir placé les scènes les plus connues et les plus émouvantes de son œuvre. Qui est Gretchen ? Elle représente sans doute le portrait composite de diverses jeunes filles rencontrées et aimées puis abandonnées par le poète, peu glorieusement parfois, comme Frédérique Brion, fille d'un pasteur alsacien qu'il abandonna brusquement lorsqu'il quitta Strasbourg. Mais qu'importe car dans la pièce Gretchen introduit la passion amoureuse, la séduction, la faute, l'infanticide et la mort.

Une succession de scènes remarquablement agencées par le poète montre comment une jeune bourgeoise élevée selon les principes religieux de son temps par sa mère s'éprend sans arrière-pensée d'un homme qui va sans scrupule la briser : elle tue sa mère avec un narcotique qu'il lui a procuré pour pouvoir entrer chez elle ; il tue son frère en duel et il disparaît alors que la malheureuse met au monde une petite fille qu'au comble du désespoir, elle va noyer avant d'être arrêtée et condamnée à mort. Quant au séducteur, il a quitté la ville et suivi Méphisto au sommet d'une montagne où se déroule le sabbat annuel des démons et des sorcières dans la nuit de Walpurgis, là où le diable espère lui faire oublier sa lâcheté dans une débauche sans frein. Faust, entraîné dans le tourbillon de la fête, va y succomber quand, tout à coup, surgit devant ses yeux la vision d'une fille les pieds entravés, les cheveux

coupés et une marque rouge autour du cou : aussitôt l'image de Gretchen lui revient en mémoire, il somme Méphisto de le ramener à la prison et de lui fournir les moyens de sauver celle qui fut sa bien-aimée. Mais Gretchen a perdu en partie l'esprit, elle ne le reconnaît pas aussitôt et, malgré ses demandes pressantes, refuse obstinément de le suivre car elle accepte naturellement son sort. Déjà l'aube pointe, il faut partir. « Elle est condamnée » s'écrie Méphisto triomphant, « elle est sauvée », répond en écho une voix venue d'en-haut.

Ainsi s'achève la première partie de la tragédie avec ses scènes les plus émouvantes, avec ses sentiments et ses souffrances que les spectateurs partagent. Il n'est donc pas surprenant que ces scènes aient pu inspirer musiciens ou artistes comme Berlioz, Gounod ou Delacroix.

Quant à Faust, il disparaît avec son mentor, pas très fier, mais néanmoins certain d'avoir échappé au premier piège tendu par le diable qui doit maintenant imaginer de nouvelles épreuves pour gagner son âme.

*
* *

La deuxième partie de la tragédie est très différente. Elle comporte cinq actes et 7 500 vers. Goethe l'a terminée quelques mois avant sa mort, en 1831, alors qu'il était âgé de 82 ans. Mais *Faust* l'a toujours accompagné et différentes scènes ont été composées tout au long des années. Toutefois, une œuvre aussi longue, aussi dense, est bien difficile à interpréter et à mettre en scène et, en bien des endroits, elle est très compliquée pour les spectateurs. Comme on peut toutefois l'imaginer, Faust ne saurait tout au long de ces années rester le personnage du début, si ce n'est qu'il ne perd jamais l'impérieuse ambition qui le pousse toujours à aller plus loin.

Que conserve Goethe de la légende primitive ? La rencontre avec l'empereur, puis la recherche et l'union avec Hélène, alors que le dénouement est lié à une vision nouvelle du poète gagné par les idées sociales du début du XIX^e siècle.

Faust a renié la science, le magicien a renoncé à la magie, l'ambitieux n'a rien conquis, mais il a séduit une pauvre fille innocente qu'il a condamnée au malheur. Hébété, terrassé par le remords, il doit maintenant sortir de l'état dans lequel il se trouve. Quant à Méphisto, il a toujours un pari à gagner et

il se doit de soumettre son maître à de nouvelles tentations : ce sera alors le pouvoir, la richesse et la gloire.

Pour réussir ce nouveau pari, Méphisto entraîne son maître à la cour de l'empereur où les deux complices arrivent en plein carnaval, au milieu de la liesse populaire, une bonne occasion offerte au génie de Goethe pour mettre en scène un grand bal masqué auquel participent tous les habitants. Quant à l'empereur, lui aussi déguisé, ce n'est plus le majestueux Charles Quint, c'est un souverain falot qui règne sur un empire ruiné. Pour sortir de cette situation catastrophique, force lui est donc d'accepter une proposition de Méphisto qui lui suggère de créer des assignats dont la valeur est garantie par les richesses renfermées dans la terre. Aussitôt, la richesse et la joie reviennent dans le pays, avant la banqueroute à venir !

C'est alors qu'une lubie s'empare du souverain : il exige de ces magiciens qu'ils lui fassent apparaître Pâris et Hélène. L'affaire est compliquée car Méphisto refuse de s'en occuper, invitant Faust lui-même à faire réapparaître ces ombres. Foin de vraisemblance ici, on entre dans le domaine du surnaturel : Méphisto envoie Faust muni d'une clé magique tout au fond des abîmes d'où il revient au terme d'un périlleux périple avec un trépied magique qui lui offre la possibilité de faire réapparaître d'abord Pâris, Hélène ensuite. Cette apparition saisit Faust et l'éblouit, il sent que le monde redevient désirable, mais lorsque Pâris enlace Hélène, il est saisi par une frénétique crise de jalousie et il tombe évanoui sur le sol tandis que disparaissent les deux personnages.

Le troisième acte transporte le spectateur dans le cabinet du docteur Faust où règnent maintenant la poussière et les mites. Sa présence en ce lieu, a priori un peu surprenante, est due à la proximité du laboratoire où va s'opérer une action étonnante. On est cette fois au cœur des travaux de Paracelse, voire de Simon le Magicien, dont les doctrines vont permettre à Faust, aidé de son vieux *famulus*, à créer un homme, un homme de très petite taille, «*humunculus*», un petit être doué de sentiments et de la parole, mais dépourvu de substance active, ce qui l'oblige à vivre dans une cornue. Il aspire naturellement à devenir un homme complet mais, en attendant, il va aider Faust dans sa longue et difficile quête pour retrouver Hélène, opération qui n'est possible qu'après un très long voyage parmi les ombres de la mythologie antique.

Dans la légende, l'union de Faust et d'Hélène ne peut être que l'œuvre du diable qui tend à distraire le savant de toute velléité de repentance et le détourne à jamais de Dieu. Il en est tout autrement chez Goethe où Hélène, qui revient du royaume des ombres, est le symbole de la Beauté plus encore que celui de l'Antiquité. En l'occurrence, elle rentre à Sparte avec Ménélas qui nourrit de sombres projets à son égard. Prévenue de la mort qui l'attend, elle s'enfuit et obtient la protection de Faust, installé dans un château gothique dressé au milieu du Péloponèse. Son protecteur se montre un amoureux empressé et, dans leur union, l'humanité se surpasse en joignant la perfection formelle de l'antique à l'ardeur passionnée et musicale des modernes. De leur idylle naît un garçon, Eudémion, enfant divin, fils de l'Amour et de la Beauté, un petit génie sans ailes. Il grandit très rapidement, grimpe, saute et finit, à l'instar d'Icare, par se jeter dans le vide en croyant voler et vient s'écraser sur le sol. Après cette chute mortelle, il disparaît en entraînant sa mère avec lui. Ce dramatique épisode ne souligne-t-il pas que bonheur et beauté ne peuvent être durablement unis ? Mais une nouvelle fois, les événements laissent Faust seul après une nouvelle épreuve négative et douloureuse.

Où en est Faust après toutes ces péripéties aussi décevantes que possible ? Faust l'insatiable a enrichi son expérience, mais il lui reste encore un monde à explorer, celui qu'il recherche sans le trouver, celui de l'action et du travail. Faust n'est-il pas à l'heure critique de la vie où la jeunesse nous fuit alors qu'on se sent encore plein de vigueur ? Le héros ressent alors l'envie de réaliser de grandes actions pour satisfaire son ambition titanesque. Il renvoie Méphisto qui pensait le satisfaire en lui offrant richesses et possessions, et il le rabroue parce qu'il le trouve insensible au cœur humain. Ce à quoi Faust aspire, ce n'est ni la gloire ni la richesse, mais l'action, l'action utile tournée vers la terre et la création de richesses qui augmente la valeur positive de l'homme et, ce faisant, accroît la domination de l'homme sur la matière. Il a besoin d'un fief pour réaliser son dessein. Il lui faut donc une nouvelle fois se rendre auprès de l'empereur, ce pâle souverain, qui est pour l'heure en train de défendre son trône contre un Anti-César, révolté contre lui. Cette fois encore la magie fait merveille, les rebelles sont écrasés et l'empereur, en s'arrogeant tous les mérites de la victoire, manifeste son pouvoir en distribuant titres et récompenses, sans oublier Faust à qui il offre le fief qu'il convoitait.

Cependant, Faust qui est atterré par ce comportement, découvre que les puissants ne savent pas s'élever et réaliser de grandes choses. Ne serait-ce pas la leçon que Goethe lui-même a retenu de son expérience parmi les princes ?

Ayant obtenu le territoire auquel il aspirait, il se lance dans un vaste programme de grands travaux, bâtissant des digues, irriguant le pays et apportant à la population une forme de bonheur. Possédant un beau château, il peut de son balcon observer le pays et ses transformations. Mais notre héros est maintenant centenaire, il a été frappé de cécité, ce qui ne l'empêche pas de s'abandonner à un sentiment de satisfaction : «à l'instant j'aimerais dire, arrête-toi, tu es si beau», parole décisive qui, même au conditionnel, marque la fin de sa vie. Toutefois une question importante se pose : à qui appartient son âme ? Méphisto est-il payé de tous ses efforts et a-t-il gagné son pari ou les puissances divines ont-elles obtenu sa rédemption ? Si l'on se souvient du prologue dans le ciel, on soupçonne fort que Faust ne sera pas condamné, d'autant que veillent sur lui des intercesseurs bienveillants dont naturellement Gretchen. Et la pièce de s'achever sur ces mots : l'éternel féminin nous entraîne toujours vers le haut !

*

* *

Me voilà au terme de ce long périple dans les pas de Faust. Quel étrange destin pour ce charlatan illusionniste adonné au diable, repoussoir pour les croyants, héros de pièces de théâtre, image de l'homme toujours insatisfait, en quête d'absolu et poussé par un insatiable besoin d'action, un homme qui finit par dépasser sa condition, devenir le représentant de l'humanité toute entière et être élevé à la hauteur d'un mythe universel. Mais il est aussi le fils d'un créateur de génie, Johann Wolfgang Goethe. Celui-ci a vécu 82 ans, il a traversé bien des époques troublées, il a administré le grand-duché de Weimar, il a rencontré Napoléon ; le *Stürmer* fougueux est devenu « le sage de Weimar » qui a beaucoup évolué au cours de sa longue vie et qui n'a pas manqué de faire de Faust, le héros qui l'a toujours accompagné, le reflet de ses doutes, de ses hésitations, de ses convictions. Certes Faust n'est pas Goethe, mais l'auteur a su, dans ce qu'il appelait lui-même « l'œuvre de sa vie », donner à son personnage une véracité et une force qui font de cette tragédie une œuvre universelle.

